

LA RUSSIE DE VALERY LARBAUD : UNE PROVINCE-FRONTIÈRE DE L'ESPRIT EUROPÉEN

CHRISTOPHE IMBERT

UN TOURISTE EN RUSSIE VERS 1900

Valery Larbaud et Barnabooth : souvenirs de voyage à double fond

C'est en juillet 1898, pour les vacances, que le jeune lycéen Valery Larbaud part (pour trois mois) avec l'homme de confiance de sa mère, Monsieur Voldoire, pour un beau voyage de découverte, dépassant rapidement Berlin pour gagner Saint-Pétersbourg, puis Moscou, avant la « Petite-Russie », la Crimée (Kharkov, Sebastopol, Eupatoria, Odessa) et finalement, Constantinople. Dans ces longues heures de train ¹, Valery lira entre autres *Les mémoires écrits dans un souterrain* de Dostoïevski ². Pour la première fois, sa mère ne l'accompagne pas dans son voyage, et le jeune homme se soucie fort peu de représenter les intérêts commerciaux des sources Saint-Yorre, découvertes par feu son père, pharmacien à Vichy, et dont sa mère, Madame veuve, assume l'exploitation. Le luxe de la

-
1. C'est la première partie du voyage en train qui est évoquée dans l'« Ode » de Barnabooth : « J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre/ dans une cabine du Nord-express, entre Wirballen et Pskow./ On glissait à travers des prairies ou des bergers./ Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines./ Etaient vêtus de peaux de moutons crues et sales... » (« Ode », *A.O. Barnabooth, Poésies* [1913], in Valery Larbaud, *Œuvres*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1958, p. 44.).
 2. Sur cette première lecture, voir G. Jean-Aubry, *Valery Larbaud, sa vie et son œuvre, La Jeunesse (1881-1920)*, Monaco, éd. du Rocher, 1949, p. 52-53.

ville, les résidences fastueuses du Tsar, mais encore les monastères, l'immensité du paysage, fascinent le jeune homme qui multiplie les excursions avec Monsieur Voltaire, et relate avec des précisions enthousiastes tout son séjour à Madame Mère :

« Pour le voyageur, les lettres à sa mère remplacent les notes de voyage : au retour, en les relisant, il pourra écrire ses souvenirs, "Mes steppes", comme lui avait prédit Marcel Ray à Paris, quelques jours avant son départ ³. »

De fait, il y a bien une postérité littéraire, un avenir transfiguré pour la correspondance du lycéen : et ils se trouvent essentiellement dans le troisième et le quatrième cahier du *Journal intime d'A.O. Barnabooth*, publié en 1913 dans la NRF sous le titre « Journal d'un milliardaire ». Barnabooth, hétéronyme de Larbaud, est un jeune homme oisif, richissime, cosmopolite, qui voyage à la recherche de lui-même à travers l'Europe : né seulement deux ans plus tard que Valéry, il relate dans le *Journal* son « premier voyage d'homme libre ». Le souvenir personnel de Larbaud devient dès lors – « estrangeirado », selon le mot portugais affectionné par l'auteur – la substance des aventures du héros, dont les descriptions de voyage en Russie reposent largement sur le fond des lettres de Valéry à sa mère quinze ans plus tôt ⁴.

Mais pour achever de compliquer, de raffiner le lien qui unit Larbaud à son personnage, il faut bien noter que Barnabooth lui-même ne fait que *revenir* à Moscou : « Et me voici tel que j'étais il y a sept ans, dans cette même salle à manger du Bazar slave, avec le bruit du jet d'eau sur la conversation des dîneurs ⁵. » On comprend dès lors que Larbaud, à travers Barnabooth, voyage dans son passé, lui aussi fait retour et *revient* en Russie.

La Russie 1900

Le *Journal* de Barnabooth offre ainsi au lecteur un aperçu suggestif de ce que fut Moscou à la Belle Époque. Dans le centre de la ville, le Bazar Slave – Slavianski Bazar – avait déjà suscité l'enthousiasme de Valéry dans ses lettres de 1898 : « Trois fois les magasins du Louvre ⁶ ! » ; son jet d'eau lui rappelait du reste celui

3. Béatrice Mousli, *Valery Larbaud*, Paris, Flammarion, 1990, p. 61.

4. Comme le note Jean-Aubry, M. Voltaire lui-même a servi de modèle à don Jean Martin, le tuteur de Barnabooth. (cf. *A. O. Barnabooth, Journal Intime* [1913] dans Valéry Larbaud, *Œuvres, op. cit.*, p. 1198, n.2).

5. Valéry Larbaud, *ibid.*, p. 252.

6. Voir la lettre à sa mère, datée du 12 septembre 1898, et citée par Frida Weissman, *L'Exotisme de Valery Larbaud*, Paris, Nizet, 1966, p. 194. Larbaud y compare les

du restaurant Champeaux à Paris, près de la Bourse, où il allait enfant. Cette évocation est suivie de celle des « Ryadi » : « Viens fumer un cigare, sous les Riady. On n'avait pas fini de les construire, la dernière fois que nous sommes venus à Moscou 7... ». De fait, ce bâtiment date de 1894 : l'architecte Pomérantsev et l'ingénieur Choukhov avaient alors engagé la construction, sur le site ancien des « Verkhnié torgovyé riady », de ces galeries à la mode occidentale, et depuis devenues le fameux GOUM. Cet air d'Europe moderne, à deux pas de la place Rouge, de Saint Basile – « quel beau jeu de construction : un pensionnat de saintes filles en grand costume de Paradis », du Kremlin – « voici la chambre d'enfant et les jouets en désordre, voici la moelle et le germe ⁸ » – est bien souligné et commenté par l'ami et le guide de Barnabooth, le prince russe Stéphane :

« Tu vois, nous avons toutes les inventions modernes : les rues larges, les tramways, l'électricité et ces galeries ; les bouteilles de vins rares, les jouets, les parfums, toutes les aises, toutes les bonnes choses d'Occident. Nous avons tout cela parce que c'est amusant et commode, mais tu sens bien que ce n'est pas d'ici ⁹. »

Dans cette abondance de Moscou, plus typique sans doute, mais tout autant à la mode, « il y a aussi les verres de thé chez Filippov ¹⁰ » : Porfire, l'ordonnance et le chauffeur de Stéphane, attend ses maîtres devant cet établissement. Ajoutons enfin à ce portrait rapide de la capitale « les villas que les milliardaires de Moscou ont fait bâtir » dans la banlieue de Petrovskoïe, « et qui forment une petite ville propre, aux muettes rues trop larges entre des jardins trop nouveaux ». Le narrateur n'a plus qu'à souligner l'élégance, face à celles-ci, de la villa de Stéphane, avec ses grilles aux « pointes fraîchement dorées » :

« C'est la même chose qu'en face, mais en mieux. Je l'imagine l'hiver, avec sa figure rouge dans un gros capuchon de neige ; au crépuscule, elle est

galeries marchandes de Moscou, non seulement avec celles de Paris, mais aussi avec celles de Gênes et Milan. De fait, il logeait alors à l'Hôtel du Slavianski Bazar.

7. V. Larbaud, *Journal...*, *op. cit.* p. 252.
8. *Ibid.* Quand Larbaud compare les bâtiments du Kremlin aux jouets d'une chambre d'enfant, il n'est pas loin de Gorki qui parle, lui, de « gigantesque pain d'épice » (Voir V. De Faria e Castro, à la p. 201 de « Mosca e il Cremlino nella letteratura russa », *Arte Lombarda 44-45 : Aristotele Fioravanti a Mosca*, 1975, p. 190-204.
9. *Ibid.*, p. 253.
10. *Ibid.* Dûment répertorié dans les guides gastronomiques entre « Lopatcheff », « L'Ermitage » et la « Goloubiatna » parmi les cafés et « traktirs » moscovites de 1900 : « Le café Philippoff est célèbre pour ses gâteaux aux raisins secs et ses zakouskis » (A. Conte, *La Belle Époque*, Paris, Hachette, 1970, p. 376-377).

comme un tas de braise sous de la cendre : et les traîneaux des princes s'arrêtent devant le perron dans une averse de tintements ¹¹. »

À Saint-Pétersbourg où il va seul, ensuite ¹², Barnabooth continue ce panorama de la fastueuse Russie 1900. Après l'évocation obligée de « la grande Morskaïa et de Gostiny Dvor » près de son hôtel, du « mouvement sur la Perspective ¹³ », voici les gens qui entrent et qui sortent « à certaines heures » de l'église catholique, elle aussi sur la Perspective. L'Ermitage est vite visité, car comme dit Barnabooth : « Retrouver Rubens, le Guide et Raphaël ici, cela me les ferait haïr ¹⁴. » En quête, donc d'un pittoresque des lieux, le voyageur retourne plutôt voir « les petits ponts bossus sur la Fontanka », le pont Troïtski, et passe en voiture à cheval au Champ de Mars, à la Millionaïa, devant le Palais de Marbre, la place Dvortsovy : il n'y a pas à proprement parler, de description dans le texte, mais plutôt, conformément à l'usage du modernisme naissant, un passage du narrateur qui entraîne avec lui, subjectivement, la géographie de la ville. Comme à Moscou, le riche amateur, du reste, cherche en Russie le luxe – il descend à l'Hôtel le plus fameux du temps, l'Hôtel de l'Europe – et fréquente avidement les boutiques, au point de se demander s'il n'a pas été « créé expressément pour enrichir les marchands de la Perspective Newsky ¹⁵ ».

On le voit bien vite, la Russie 1900, c'est d'abord pour le voyageur une autre saisie de la modernité, comprise non dans ses assises intellectuelles ou sociologiques, mais au contraire comme un « jouet », un « luxe » amusant pour les aristocrates, une source d'ornements et de plaisirs pour les habitants fortunés des « deux » capitales du pays. « Cette Russie qu'on aime aujourd'hui pour sa pauvreté et qu'on aimait alors pour son luxe ¹⁶ », écrit Paul Morand, dans *1900* (publié en 1930). C'est ensuite le passage en des « lieux obligés », et une accumulation de clichés, de *topoi*, qui forment un imaginaire cohérent, mais surtypé. Comme les héros d'*Une orgie à*

11. *Ibid.* p. 248.

12. En 1898, Valéry Larbaud avait commencé par Saint-Pétersbourg.

13. *Ibid.* p. 275. Dans une lettre à sa tante du 7 septembre 1898, Larbaud comparait la Perspective au boulevard des Italiens : comme à Moscou, la beauté « moderne » de la ville russe était saisie dans une comparaison avec Paris et les grandes cités de l'Europe occidentale.

14. *Ibid.*, p. 276.

15. *Ibid.*

16. P. Morand, *1900* (1930), Paris, Flammarion, 1941, p. 108.

Saint-Petersbourg d'André Salmon ¹⁷, Barnabooth – dont l'ami, du reste, est officier – assiste nécessairement au passage d'un régiment : « Un bataillon d'infanterie qui sortait de la voûte de la Grande Morskaïa, à la vue du Palais d'Hiver, fit soudain tonner ses tambours ¹⁸. » Ensuite, et comme un complément nécessaire à l'image militaire de la Russie tsariste, il y a la Révolution à venir, très présente chez Salmon ¹⁹, mais bien évoquée chez Larbaud. Stéphane et Barnabooth retrouvent ainsi auto et chauffeur à la sortie du Filippov :

« Voici ma “Vorace” d'été, pour aller et venir entre Moscou et Petrovskoié. Les deux grands sabres à l'avant ? C'est pour couper les fils de fer que nos révolutionnaires tendent en travers des routes, depuis quelques temps. Le chauffeur de mon cousin Constantin a été décapité net, le mois dernier, sur la route d'Oranienbaum ²⁰. »

Certes, l'image de la Russie chez les auteurs français du temps repose sans doute sur des stéréotypes anciens – nous verrons en particulier l'importance des modèles romanesques – mais ces derniers admettent des développements et une précision nouvelle dans les textes du début de siècle, à cause, vraisemblablement, du climat de plus grande curiosité instauré par l'Alliance franco-russe : si André Salmon se montre jeune employé de la chancellerie de l'ambassade, sous un « Félix Faure au burin », écrivant des « essais de poèmes au dos de rapports manqués sur la peste bovine ²¹ », Barnabooth quant à lui suce « une cigarette jaunie par le temps, et trouvée dans une boîte ancienne sur laquelle on voyait les drapeaux français et russes mêlés, et le nom des cigarettes : Phelix Phor ». De fait c'est l'âge d'or de ces petites images célébratives : qu'on songe au jeu de carte (Grimaud, Paris) dont les rois sont Nicolas II et cet inévitable Félix Faure ²²...

-
17. A. Salmon, *Une orgie à Saint-Pétersbourg*, II^e partie, chap. I, éd. du Sagittaire, chez Simon Kra, Paris, 1925, p. 85-100. Notons que cette fiction repose aussi sur des souvenirs personnels de la jeunesse de l'auteur qui séjourna en Russie de 1897 à 1902. (Voir L. Robel, *Histoire de la neige. La Russie dans la littérature française*, Paris, Hatier, 1994, p. 210-212.)
 18. *Journal d'A.O.B.*, *op. cit.*, p. 280. Souvenons-nous que Larbaud est un grand amateur de soldats de plombs et d'uniformes (cf. « Questions militaires », publié en août 1913, in *Œuvres*, *op. cit.* p. 1117-1124).
 19. A. Salmon, *op. cit.*, *passim* ; voir entre autres p. 100 *sqq.*, p. 114, etc.
 20. V. Larbaud, *Journal...*, *op. cit.* p. 253. « Vorace », c'est le nom que Barnabooth a donné à sa propre voiture dans ses précédentes aventures en Italie.
 21. A. Salmon, *Une orgie à Saint-Pétersbourg*, *op. cit.*, p. 159.
 22. Jeu de cartes de l'alliance franco-russe, B.N. Paris, voir A. Conte, *op. cit.*, p. 39. P. Morand, dans *1900*, offre des commentaires amusants sur la popularité publicitaire de l'image de Felix Faure, et sur les visites officielles liées à l'alliance franco-russe (*op. cit.*, p. 17 et 72-73).

Cartes postales

Ajoutons dès lors une ultime réflexion : le caractère topique de ces « souvenirs de Russie » les rapproche bien souvent d'une collection de cartes postales²³ ; avec leurs noms de sites imprimés, presque toujours en caractères bilingues (Russe-Français), ces dernières offrent alors non seulement les mêmes hauts-lieux touristiques que le *Journal* de Barnabooth, les mêmes vues de grandes rues moscovites avec la foule bourgeoise, les tramways et les fiacres ; mais encore des images plus précises comme le grand magasin Gostyny Dvor, l'Hôtel Europe et l'église catholique Sainte Catherine à Saint-Pétersbourg, des défilés militaires ou des barricades d'ouvriers (en 1905), sans parler des innombrables images de visites présidentielles françaises²⁴. De façon plus déterminante, les séries des « types russes » sont très proches de certaines notations du *Journal*. Ainsi, la série des « izvochtchiks », voitures et cochers²⁵, semble directement glosée par cette description de Barnabooth :

« J'ai fait de longues courses hier et avant-hier, dans un remise magnifique : deux grands chevaux noirs harnachés de cuir cramoisi et d'argent qu'un cocher, arrondi en forme de toupie par son manteau énorme et son petit chapeau, tient et lance d'un quadruple cordon de soie orangée²⁶. »

Les *Poésies d'A.O. Barnabooth*, qui complètent le *Journal*, offrent quant à elles un aperçu comparable, tout aussi « typé », de la suite du voyage de 1898 :

« Un jour, à Kharkow, dans un quartier populaire
(O cette Russie méridionale, où toutes les femmes
Avec leur châle blanc sur la tête, ont des airs de Madone !),
Je vis une jeune femme revenir de la fontaine
Portant, à la mode de là-bas, comme du temps d'Ovide,

-
23. Les années 1900-1930 sont peut-être bien l'âge d'or de la carte postale. Larbaud, comme ses personnages, en envoi des quantités (voir le marquis de Putouarey dans le *Journal intime d'A.O. B.*, p. 197 : « Encore quelques cartes postales à envoyer aujourd'hui ; une vieille série que j'ai trouvée en fouillant la chambre du débarras de l'épicerie »).
24. Voir par exemple les reproductions de ces cartes dans A. Goulzadian, *L'Empire du dernier tsar*, Paris, ed. Astrid, coll. « Les peuples par l'image », 1982, p. 40 et 44 (Perspective, Bazar Gostiny), 42 (Hôtel de l'Europe), 43 (L'église catholique de Sainte Catherine), 122 (Défilé militaire à Saint-Pétersbourg), 72-73 (barricades à Moscou), 66-71 (visites présidentielles).
25. Cf. « Cochers, voitures et chevaux », *ibid.*, p. 84-91.
26. *Journal d'A.O.B.*, p. 275.

Deux seaux suspendus aux extrémités d'un bois
En équilibre sur le cou et les épaules ²⁷... »

Laissant de côté le filtre ovidien choisi – avec quelle autre ampleur de traitement – par Mandelstam dans ses *Tristia*, nous pouvons simplement noter que la porteuse d'eau est encore une figure qui tient sa place dans la série photographique des « Types de la Petite Russie ²⁸ ». Mais il nous faut ici ajouter une remarque, si nous ne voulons pas que notre auteur passe pour un naïf collectionneur de clichés post-romantiques : c'est en admirateur du recueil des *Cartes Postales* de l'ironique H.J.M. Levet ²⁹, un des précurseurs du modernisme dans la poésie française, que Barnabooth délibérément, écrit ce poème intitulé *Images*, triptyque où la porteuse d'eau du voyage en Russie précède deux ouvrières d'Amsterdam et une danseuse gitane d'Andalousie. La réduction du monde en images, en jouets polis pour l'imagination, éloigne le réel esthétisé en préservant, de fait, la distance consciente du narrateur-voyageur.

27. V. Larbaud, « Images », *Les Poésies d'A. O. Barnabooth, Œuvres, op. cit.*, p. 63. Voir aussi le poème « Europe », IX (id. p. 78) : « Oh ! qu'il me soit donné, encore une fois, / de revoir quelques endroits aimés, comme [...] / Cette plage, Khersonèse, près de Sebastopol. / Où la mer est parmi les ruines, et où un savant / Montre avec amour une affreuse idole kirghize. / Lippue, ayant un sourire idiot et de grosses joues de pierre. / Et surtout, ah, surtout ! Kharkow, / Où je sentis, pour la première fois, / Le soupir de vierge de la Muse soulever mon sein craintif. / Une ville pour moi : Dômes d'or au sein des solitudes, / Palais dans le désert, chaud soleil rouge au loin sur la poussière. / Et, dans les quartiers pauvres, / Les mille enseignes des marchands de vêtements. / Les maisons basses, aux murs blancs couverts / De gros bonshommes peints, sans tête... » De telles notations sont intéressantes à comparer avec celles de Mandelstam qui dans son poème « Feodossia » (en 1920) évoque les « rues pleines de poussière sèche », la « ménagerie méditerranéenne » des bas-quartiers, les boutiques : « Allons là-bas, en fait d'art et de science / [...] Où figurant un pantalon, l'enseigne / Nous donne ainsi un aperçu de l'homme. / Un veston d'homme, aspiration sans tête » (*Tristia*, [1923], Paris, Imprimerie nationale, 1994, p. 125-127). Notons du reste que ces naïfs dessins d'enseignes orientent les nouveaux choix du peintre Larionov qui rompt avec le post-impressionnisme dans la première décennie du siècle.
28. Voir A. Glouzladian, *op. cit.*, p. 164. Le caractère surtypé de cette figure n'empêche pas du reste que Larbaud ait réellement vu une telle jeune fille. La lettre à sa tante écrite de Kharkov le 17 septembre 1898 précise ainsi : « On porte l'eau, tellement il y en a peu ici ; dans des espèces de seaux en fer attachés aux deux bouts d'une perche courbée comme un joug et que les femmes portent sur les épaules » (cité d'après F. Weissman, *op. cit.*, p. 197).
29. H.J.M. Levet, *Cartes postales*, [1902], Paris, La table Ronde, 1993. C'est une des lectures décisives de la jeunesse de Larbaud.

LE DISCOURS SUR LA RUSSIE : IMAGINAIRE ET IDÉOLOGIE

Plus intéressant, du reste, que le simple cliché d'ordre visuel, s'avère dans le texte larbaldien, le *topos* intellectuel, littéraire ou idéologique sur la Russie. Spécialiste du « vain travail de voir divers pays ³⁰ », Larbaud ne parcourt matériellement les lieux que pour réitérer en lui une expérience fondatrice de la culture qu'il veut pénétrer. Du coup, le voyage dans un pays est une façon de feuilleter les volumes invisibles de la bibliothèque idéale où il s'accomplit, se formule.

La Russie du Roman russe

Lorsque Barnabooth visite le monastère de « Serghievo » (la Trinité saint-Serge, à Zagorsk), la vue du trésor déclenche ainsi l'inspiration du voyageur :

« Des colliers, des chapelets de perles, des couronnes et des tiaras incrustées de pierres précieuses, des vêtements de drap d'or couverts de pierreries, des armures, mille objets étrangers, riches et grossiers, qui m'ont fait rêver de l'ancienne Russie militaire, aux files de forçats en route dans la neige vers la Sibérie, aux longs trains d'artillerie lancés au galop sur les routes de bois. On s'attend à voir des choses plus étranges encore : les vestiges d'empires oubliés, les livres et les sceptres de rois que l'histoire ne connaît pas, et les secrets de l'Asie ³¹ ».

Si les richesses accumulées et chatoyantes comme le caractère vague et mystérieux des « rois que l'histoire ne connaît pas » semblent nous porter au cœur de cet imaginaire symboliste que les Russes eux-mêmes ont su si bien déployer ³², les visions de cavaliers, de forçats et de « l'ancienne Russie militaire » sont quant à elles filles d'un élan plus romanesque, qui doit moins aux déportés de Dostoïevski qu'aux cosaques de Gogol, de Tolstol, ou de Jules Verne ³³. Aura d'une terre mystérieuse, ou souffle épique d'une

30. L'expression de Maurice Scève est le titre d'un texte ultérieur de Larbaud.

31. V. Larbaud, *Journal intime...*, *op. cit.*, p. 265.

32. Nous songeons aussi bien au climat dans lequel ont peint Nikolaï Roerich (voir *Zmievna*, 1906, Musée de Saint-Pétersbourg), l'illustrateur Bilibine ou le jeune Kandinsky (voir le tableau, intitulé *Vieille Russie, un Dimanche*, 1904, Rotterdam, Coll. Boymans-van Beuningen) qu'aux rêveries poétiques des symbolistes, amateurs de contes, de « bylines », ou du Blok de 1908 (voir le poème du 7 juin 1908, et celui de la « Plaine de Koulikovo », daté d'octobre, dans *Anthologie de la poésie russe*, Paris, Gallimard, NRF, 1993, p. 293-294).

33. Nous ignorons du reste si l'opéra *Sibéria* d'Umberto Giordano, créé à Naples durant l'hiver 1903-1904 et que l'écrivain avait entendu (Barnabooth aussi, qui le mentionne dans son *Journal*, p. 176) contient des scènes capables de susciter de telles évocations.

immensité, la Russie de Barnabooth reste définie en tout cas comme le lieu d'un dépassement des mesures, d'un passage au-delà des expériences européennes.

Quand Gide félicite Larbaud du « ton slave » qui caractérise le Troisième cahier du *Journal* de Barnabooth ³⁴, est-il encore bien loin de définir le « slavisme » comme Paul Morand : « Le vague, la poésie, la déraison, l'infini ³⁵ » ? De fait, *Le Roman Russe* de De Vogüé (publié en 1886) est encore pour le moins au soubassement de la vision littéraire en France du pays des Tsars. Le comte Prozor, « personnalité bien parisienne », en prolonge l'esprit en se faisant au début du siècle l'agent de la gloire de Tolstoï ³⁶. Regardons donc sous cet angle, et d'un peu plus près, quelques pages du *Journal* de Barnabooth.

À Saint-Pétersbourg, sa voiture heurte un fiacre où se trouvaient, assez étonnamment un moujik et une femme du peuple :

« Je m'aperçus que l'homme, un de ces grands christes blonds qu'on voit si souvent ici, et qui se tenait très droit, et portait une boîte sur ses genoux, pleurerait, sans grimacer, solennellement. La baba se tenait courbée près de lui. »

L'accident se produit, le fiacre verse, le couple tombe, se relève :

« Le moujik s'approcha aussitôt de la boîte, qui avait été projetée contre le mur du palais ; et au moment où il la prit, je vis qu'elle était cassée, et qu'elle contenait le cadavre d'un petit enfant. »

Avant que le voyageur ait pu prononcer un mot, le regard du moujik l'arrête : « Évidemment, il n'y avait rien à dire ³⁷. » Le récit s'appuie ici sur un passage de la correspondance de Larbaud ; il ne se réduit pas cependant à une dimension anecdotique : le « moujik, grand christ blond », est bien ici le porteur de l'immense dignité des « Humiliés et offensés » du peuple russe. Ce peuple, nous le retrouvons du reste au premier plan dans la foule des pèlerins de « Troïtsa », que rencontrent Barnabooth et Stevo lors de la visite du monastère que leur fait faire l'abbé ; c'est une foule immense, misérable – « chacun d'eux semblait un tas de chiffons, un sac de linge sale » – qui mange dans les réfectoires, et se lève à l'entrée de l'abbé :

34. Lettre de Gide, citée par F. Lioure, à la p. 104 de « Le modernisme de Larbaud », in « Valéry Larbaud », *Cahiers de l'Herne*, n° 61, Éd. de l'Herne, 1992, p. 99-113.

35. P. Morand, *op. cit.*, p. 76.

36. « Tolstoï est au zénith. Ses bustes sont partout à l'Exposition ; son traducteur, le comte Prozor est une personnalité bien parisienne. Ses doctrines inondent le boulevard » (*ibid.*, p. 147).

37. *Journal d'A.O.B.*, *op. cit.*, p. 279-280.

« L'abbé les bénit d'un grand geste accompagné de quelques paroles où je reconnus les noms grecs du Père, du fils et de l'Esprit. Mille voix lui répondirent en un seul bruit sourd. Puis les pèlerins se remirent à manger ; ils semblaient n'être venus ici que pour manger. Les hommes se remplissaient sans regarder autour d'eux. Deux ou trois femmes tournèrent vers nous la tête couverte de fichus sombres et nous considérèrent. Le Peuple, murmura Stéphane, notre peuple ³⁸. »

Enfin, le monastère offre une autre facette de « l'âme russe » : car « aujourd'hui, note Barnabooth, j'ai vu le Saint ». Au milieu de la rumeur désordonnée des jeunes moines apparaît en effet une figure « des plus pures », « une grosse tête blafarde qui faisait des mouvements désordonnés : l'homme était boîteux, et ses voisins lui tiraient les cheveux et le bouscuaient ». Une main cruelle le pousse, il tombe sur le dallage : « Il resta une seconde les yeux fermés, puis se releva, s'inclina devant l'abbé et rejoignit sa place en souriant. Son corps semblait se disloquer à chaque pas qu'il faisait. » Plus tard, le narrateur revient sur l'incident :

« J'imaginai heure par heure, la vie du moine boîteux. Comme il était pâle et hagard quand il était entré ! Et ensuite, après sa chute, quelle paix dans son regard et dans l'inoubliable sourire... Où trouvait-il un moment de tranquillité ? Même pendant les exercices religieux, on devait le tourmenter [...]. J'avais tout compris. Chaque visage m'avait raconté son histoire. »

L'imagination s'empare alors nettement de la figure, écrit son roman. Stéphane est le guide, le mentor de cette expérience, et il formule le dernier mot : « Oh ! tu l'aimes toi aussi. – Qui donc ? – L'homme de douleurs³⁹. »... Certes, on peut bien rappeler ici l'admiration de Larbaud pour le fameux *Ecce Homo* du Musée de Lisbonne « à la tête à demi cachée » et qui « hante l'imagination ⁴⁰ ». Mais il est bien lieu aussi de songer à l'*Idiot* et au monde dostoïevskien – le comte de Vogüé n'y lisait-il pas d'abord « la religion et la souffrance ⁴¹ » ? Dès 1910, Larbaud pouvait écrire à Gide qu'il avait lu tous les ouvrages de l'auteur russe, à part *Krotkaïa* ⁴².

Un dernier aspect de cette présence du roman russe dans le discours du *Journal* de Barnabooth ne concerne pas enfin, ce qui est vu

38. *Ibid.*, p. 267.

39. *Ibid.*, p. 268.

40. V. Larbaud., « Lettre de Lisbonne », in *Œuvres*, p. 919.

41. G.- M. de Vogüé, *Le Roman Russe*, [1886] Paris, Plon, 1894, p. 203-277.

42. V. Larbaud, *Lettres à André Gide*, Paris et La Haye, A.A.M. Stols, 1948. Lettre du 3 octobre 1910 : « Sur votre conseil, je me suis mis à lire Fedor Dostoïevski, dans les traductions anglaises et françaises. J'ai lu *Crime et Châtiment* [...] Je commence *Les Frères Karamazov*. Je n'ai pu trouver *Krotkaïa*, mais j'ai tout le reste », p. 18-19.

ou commenté par les personnages, mais directement ce qu'énonce Stéphane, le prince, le soldat, comme le fruit d'une quête spirituelle :

« L'idée qu'un homme, ou plus horrible ! une femme, fait dans ma chambre à coucher certaines besognes que je puis faire moi-même me soulève le cœur d'indignation et de honte. Non, la richesse [...] rapproche de nous les "détails répugnants et bas de l'existence", et nous enfonce dedans ⁴³. »

Le luxe indécrottable (« il s'attache à nous comme l'ordure ») est donc l'objet de la lutte de Stéphane : lutte d'abord indécise – « Dix fois, j'ai comme toi, fait maison nette, donné mon nécessaire de voyage, mon étui à cigares, ma trousse, mes vêtements anglais, mes stupides collections, mes cannes ; et dix fois j'en ai racheté d'autres » – mais lutte victorieuse après l'expérience de la dure vie militaire dans les lointaines steppes du Kharzan : « On ne désire plus rien de ce qu'il y a dans les boutiques quand on a fait ce que j'ai fait. » On est ici dans une version héroïque, un peu martiale, du discours tolstoïen qui fait alors fureur en Europe, en compagnie souvent de la référence au « Poverello » et de la religion – littéraire – du « simple ». Ce n'est donc pas un hasard si dans un épisode antérieur des aventures de Barnabooth, on peut voir le héros perdre « deux heures à chercher, dans les librairies de Trieste, un texte quelconque de Tolstoï ou de Dostoïevski et un dictionnaire convenable » dans l'idée de se « mettre enfin une bonne fois au russe moderne ⁴⁴ ». Sans doute, pour l'apprentissage du russe, s'agit-il d'un vœu pieux de Larbaud, (qui a appris d'ailleurs avec cette méthode le portugais dans *Eça de Queiroz*), mais Tolstoï et Dostoïevski, côte à côte, constituent bien une expérience de lecture décisive pour la suite du récit...

La mission russe

À l'énergie spirituelle de cette « âme slave » correspond nécessairement un espace qui fait craquer les limites d'une modernité d'importation. Commentant le luxe « amusant, commode » des Ryadi, le Prince ajoute :

« C'est du provisoire. L'Europe en vit ; mais nous débordons cela de toutes parts. Nous avons une autre pensée, une idée en plus. Regarde notre ciel. En Occident les villes le souillent à leur contact [...] Mais chez nous il est chez

43. *Journal d'A.O.B.*, p. 263.

44. *Ibid.*, p. 229.

lui, et tout le jour et toute la nuit, l'Empire le contemple, et c'est lui, cette idée en plus ⁴⁵. »

C'est bien le constat fait d'emblée par Barnabooth regardant de son train défilier les forêts de bouleau :

« Un empire à la mesure de ce ciel. On passe la frontière et aussitôt tout est plus grand : la voie ferrée, les routes, les provinces, les horizons. C'est une plus grande Europe, et une Europe déblayée : de l'espace mis en réserve ; un champ de démonstrations et d'expériences. Vue d'ici, l'autre Europe semble faite des morceaux de bois colorés d'un jeu de patience, un pays de vacances comme les cantons suisses. Ici c'est l'Empire par excellence ; l'étendue pure et simple ; un pays où [...] seraient déplacés et ridicules la polissonnerie française et l'esprit de Boulevard ; déplacés et ridicules la morale bourgeoise du Nord protestant, les gens à vie pure et leurs livres propres ; déplacé même le génie minervien de l'Italie. et depuis les choux rouges de la Poméranie orientale jusqu'à la mer chinoise, dans cent mille bureaux de poste cent mille portraits de l'empereur en uniforme de hussard ⁴⁶. »

Cette longue citation nous livre, semble-t-il, le cœur de la représentation de la Russie : un paysage dont les implications symboliques, les ramifications idéologiques, demandent à être précautionneusement éclaircies. Tout d'abord, Larbaud donne bien à voir ici l'immense terre russe, celle qu'en un beau tour de force un peintre comme Ilya Repine réussit à évoquer sur la surface réduite de la toile, dans *L'ouvrier du chemin de fer*, dans *Sous escorte, chemin boueux*, ou dans l'image de la *Cours du palais, Petrovski* ⁴⁷, où les valets attendant les voitures des invités se dressent face à une route infinie. La même immensité familière que commente encore Alexandre Blok, la même frontière qu'il passe à l'automne 1909 en revenant d'Italie, via l'Allemagne :

« En me réveillant le matin, je regardai par la fenêtre du wagon. Une petite pluie fine, des labours détremés, de maigres buissons et un garde-champêtre solitaire monté sur un cheval au trot. Fulgurante la sensation que j'eus alors de l'endroit où je me trouvais : c'était elle, ma malheureuse Russie [...]. Le train vient à peine de quitter Dvinsk et la prochaine gare importante est Réjitsa, dont nous sommes encore fort loin. Au reste, qu'y a-t-il là-bas à Rejitsa ? Le même quai tout mouillé, de gros nuages gris, deux télégraphistes et une brave femme qui essaye de crier plus fort que le vent. La voilà au grand jour la Russie, après les brumes de l'Ombrie, l'humide Lombardie et les matins limpides du gothique allemand ⁴⁸... »

45. *Ibid.*, p. 253.

46. *Ibid.*, p. 248.

47. Ces trois tableaux, respectivement de 1882, 1876 et 1886, sont conservés à la Galerie Trétiakov de Moscou.

48. A. Blok, *Poèmes et lettres d'Italie*, Paris, Le Nouveau commerce, 1994, p. 30. On peut aussi se reporter aux *Œuvres en prose*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Classiques slaves », 1974, p. 225-226. Blok passe la frontière à Wirballen

Or, comprenons bien qu'il ne s'agit pas ici seulement d'un paysage, ni même de l'« esprit » d'un paysage. Il est question, comme dit Larbaud, d'une « Europe mise en réserve », d'une « idée en plus ». Dans l'immensité russe se tient aussi une provision de temps, de durée, et une alternative à l'Europe qui se hâte vers sa mort⁴⁹. Pour inscrire la réflexion de Larbaud dans un horizon d'attente plus nettement idéologique, il faut alors songer tout autant à certaines pages des panslavistes – Dostoïevski déclarant que « l'avenir de l'Europe appartient à la Russie⁵⁰ »- qu'à certain passage de Nietzsche, qui associe dans *Le Crépuscule des idoles*, cette potentialité russe sauvegardée à la nature de son gouvernement, à l'« Empire », comme dit bien Larbaud :

« Pour qu'il y ait des institutions, il faut qu'il y ait une sorte de volonté, d'instinct, d'impératif, antilibéral jusqu'à la méchanceté : une volonté de tradition, d'autorité, de responsabilité, établie sur les siècles, dans le passé et dans l'avenir, *ad infinitum*. Lorsque cette volonté existe, il se fonde quelque chose comme l'*imperium romanum* ; ou comme la Russie, la seule *puissance* qui ait aujourd'hui l'espoir de quelque durée, qui puisse attendre, qui puisse encore promettre quelque chose – la Russie, l'idée contraire de la misérable manie des petits États européens, de la nervosité européenne [...]. Tout l'Occident n'a plus ces instincts d'où naissent les institutions, d'où naît *l'avenir* : rien n'est peut-être plus en opposition plus absolue à son esprit "moderne". On vit pour aujourd'hui, on vit très vite – on vit sans aucune responsabilité : c'est précisément ce qu'on appelle "liberté". Tout ce qui fait que les institutions *sont* des institutions est méprisé, haï, écarté⁵¹... ».

Stéphane est bien un exemple de cette Russie érigée en contre-concept du particularisme minable de l'Europe : dans une analyse rigoureuse de la culture des grands bourgeois européens – « ce besoin qu'ils avaient de se satisfaire ; cette indulgence sans limite pour eux-mêmes ; et comme ils infectaient toutes choses de leur diarrhée morale ou intellectuelle⁵² ! » – le prince fait l'éloge en contrepoint d'une aristocratie certes souvent ridicule, médiocre,

(Verjbolovo) comme Larbaud/ Barnabooth, comme tout voyageur arrivant de Berlin (voir carte postale reproduite dans A. Goulzadian, *op. cit.*, p. 198-199). La lettre s'achève par ces mots : « Partout, il pleut, partout il y a une église en bois, un télégraphiste et un gendarme. »

49. Le discours sur la « malheureuse Russie » engagé dans la lettre de l'automne 1909 se retrouve identiquement dans un article comme « Réflexions sur la pauvreté de notre répertoire » (1918) avec la conclusion que « la Russie est appelée à jouer un rôle différent de celui de l'Europe, et qu'elle s'engage dans la voie d'un développement qui lui est propre », *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 408.

50. F. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1972, p. 506-507.

51. Nietzsche, *Le Crépuscule des idoles*, Paris, Mercure de France, 1952, p. 169.

52. *Journal d'A.O.B., op. cit.*, p. 254.

sans idées, mais qui dans son caractère somme toute « petit-bourgeois » « reste à sa place », ne « tient pas de place », contrairement aux maîtres à penser de la « grande bourgeoisie vivante et militante ». L'idéal alors est simplement d'accomplir son devoir, de servir :

« Je veux servir, et je ne m'en laisserai jamais. Si demain les révolutionnaires prennent le pouvoir et ne me tuent pas, j'irai à eux et je dirai : "Ne me gaspillez pas : je construisais des routes sous l'Ancien Régime ; vous pouvez bien m'employer à casser des cailloux ⁵³." Et un peu plus tôt : "Ah ! qu'ils se hâtent donc de renverser les derniers obstacles qu'on leur oppose. Ils triompheront forcément. Je voudrais qu'ils aient déjà triomphé, et qu'on puisse commencer enfin la grande révolution... Non, je ne les hais pas : je serais plutôt avec eux, s'il me fallait prendre parti. Mais je ne suis pas de ce monde là, voilà tout. Il ne m'intéresse même plus. Je suis tourné vers autre chose. Je suis un homme des temps nouveaux." »

Et il ajoute, sans transition : « À propos de ton journal : tu aurais bien fait de relire Dante ⁵⁴. » Dans cette exaltation spirituelle, Stéphane est alors proche d'une figure comme celle de Blok, que nous évoquions tout-à-l'heure. Lui aussi, et à l'exemple encore d'un Ivan Karamazov ⁵⁵, après avoir pieusement visité une Europe qu'il considère comme une « patrie de la mort », affirme dans un clair hommage à Dante qu'il veut « chanter la vie nouvelle ⁵⁶ », et c'est bien dans le sens d'une telle rénovation mystique qu'il faut comprendre son désir de « servir » la Révolution. Proche, enfin, de certains accents « orientaux » du discours panslaviste, Stéphane, en dernier recours, marque son hommage à « un titre, une fonction [...], qui garde une place où quelqu'un de grand pourra se manifester d'un jour à l'autre. Le nom pourra changer, mais l'auguste, la pure conception de l'esprit restera toujours nécessaire, et tout bien terrestre ne peut venir que de lui. Adieu, je vais recevoir à genoux l'empereur d'Orient ⁵⁷... »

Non sans contradictions apparentes, la pensée de Stéphane restitue donc tout le panorama d'attentes vagues qui hante les esprits russes, et leurs observateurs occidentaux, au seuil du siècle : vue sous un angle mystique, la Révolution ne se présente pas comme

53. *Ibid.* p. 273.

54. *Ibid.* p. 256.

55. Comparer le discours d'Ivan Karamazov à Aliocha « J'ai envie d'aller en Europe, Aliocha, et j'irai. Certes, je n'y trouverai qu'un cimetière, je le sais etc. » (Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, liv. V. chap. III, Paris, Bordas, 1948, t. I, p. 269) avec les lettres d'Italie de Blok : « La vie en est absente, rien à part l'art et le monde antique », (*Poèmes et lettres d'Italie*, *op. cit.*, p. 29).

56. A. Blok, « Ravenne », *ibid.*, p. 15.

57. V. Larbaud, *Journal d'A.O.B.*, *op. cit.*, p. 274.

fondamentalement opposée à la mission impériale russe, la mission de cette Russie, héritière de Byzance, qui doit accoucher dans la modernité d'une force qu'elle porte en elle, et que l'Occident ne pourra comprendre, car elle lui sera étrangère.

Le Massacreur du Kharzan

Pour saisir pleinement le caractère malgré tout concret, le contenu actif du mouvement spirituel et idéologique qui traverse le 3^e cahier du *Journal* grâce à Stéphane, il faut enfin suivre le personnage dans sa mission militaire au Kharzan. L'apparition dans le texte d'un autre espace russe – le Kharzan s'ajoute à Moscou ; Troitsa, Saint-Pétersbourg – agrandit sa mesure, encore, et témoigne de l'expansion coloniale du XIX^e siècle, qui des *Cosaques* de Tolstol à Borodine, est devenue un élément obligé de toute magie constituée de l'Empire des Tsars. Quelle est la situation du Kharzan ?

« C'était la guerre. Le Kharzan est une province située à l'extrême sud de l'Empire, et en faisant partie nominalement depuis quarante ans. Mais des brigands terrorisaient le pays et en étaient les vrais maîtres. J'ai été chargé d'y mettre ordre. En un mois, c'était fini. Une vraie conquête romaine, et j'ai fait tout seul : la guerre, les routes, l'organisation du service public. Quoi qu'en disent les journalistes d'Occident, il y a encore, en Asie, des régions qui ont besoin de passer par là et de connaître la loi martiale ⁵⁸. »

Debellare superbos, comme disait Virgile... Et Stevo trouve dans cette action un sens de nécessité absolue : « J'avais à le faire... ».

Critiqué par la grande presse qui fait de lui « le massacreur du Kharzan », Stéphane, en un sens, incarne un type de situation que Joseph Roth a lui aussi choisi de représenter dans sa *Marche de Radetzky* ⁵⁹ : en poste sur les marches orientales de l'Empire austro-hongrois, son héros, le lieutenant Von Trotta, est chargé de réprimer une manifestation ouvrière, et se retrouve l'objet d'une monstrueuse campagne de presse dans les journaux libéraux de Vienne après qu'il a dû faire tirer la troupe. Mais contrairement à l'officier slovène, trop faible et indécis pour assumer vigoureusement son geste, Stéphane trouve effectivement dans l'effort et la solitude de la décision une force spirituelle qu'il ignorait en lui. Plus largement d'ailleurs, le type de l'officier isolé aux avant-postes sauvages et

58. *Ibid.* p. 256.

59. J. Roth, *La Marche de Radetzky*, [1932], Paris, Le Seuil, 1982, chap. XIV (l'action est censée se dérouler approximativement dans la décennie qui précède la Grande Guerre).

qui prend conscience des valeurs profondes de la civilisation dont il est le fils, fait de Stéphane, aussi, une sorte de cousin russe du *Centurion* de Psichari ⁶⁰.

Un dernier éclairage semble dès lors justifier l'orientation prise ici par le texte. Dans le septième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, De Maistre fait entendre deux opinions que le récit de l'expérience de Stéphane actualise :

« Le militaire est si noble, qu'il annoblit même ce qu'il y a de plus ignoble dans l'opinion générale, puisqu'il peut exercer les fonctions de l'exécuteur sans s'avilir, pourvu cependant qu'il n'exécute que ses pareils, et que pour leur donner la mort, il ne se serve que de ses armes ⁶¹. »

Et plus loin : « Rien ne s'accorde dans ce monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire ⁶². » Barnabooth, en se plaignant plus loin de ce que Stéphane l'a endoctriné avec « Dante [...] Dieu, et le *Gendarme* ⁶³ », fait semble-t-il allusion à la théorie maistrienne exposée significativement par le Sénateur russe des *Entretiens*.

En ce sens, il est clair que le voyage physique de Barnabooth en Russie se double d'un voyage mental dans le panorama intellectuel et spirituel où se condensent les représentations de ce pays : en passant la frontière, Barnabooth entre au pays du roman russe et de l'impérialisme mystique ; une terre des confins où l'aventure de l'homme européen se continue, comme toujours, à la fois intérieure et dominatrice, face à l'immensité asiatique...

LA RUSSIE ET STÉPHANE DANS LE *BILDUNGSROMAN* DE BARNABOOTH

La galerie de figures inspirée de Carlyle

La Russie de Larbaud est donc bien plus qu'un décor touristique, le nom d'une province de l'esprit européen, ou plutôt, d'une province-frontière où s'annonce déjà le dépassement de cet esprit. C'est en ce sens qu'avant de conclure notre article, nous examinerons brièvement le rôle d'une telle Russie spirituelle dans la construction du *Journal* de Barnabooth.

60. *Le Voyage du Centurion* d'Ernest Psichari, publié en 1915, retrace sous le voile de la fiction une expérience vécue dans les années 1910-1912 par l'auteur.

61. J. De Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, t. II, [1821] Paris, Garnier, s.d. p. 6.

62. *Ibid.*, p. 16.

63. V. Larbaud, *Journal intime d'A.O. Barnabooth*, *op. cit.*, p. 276. C'est Jean-Aubry dans les notes (n.2, p. 1203) qui donne, sans autre précision, « le *Gendarme* » pour une allusion aux *Soirées* de De Maistre.

Le *Journal* d'Archibaldo Olson Barnabooth est tout d'abord une sorte de « Bildungsroman » spirituel dans lequel, quoiqu'apparemment limité au rôle d'observateur amusé du monde, le narrateur se forme peu à peu au contact d'autres figures. Le marquis Putouarey, partagé entre sa frénésie des aventures féminines et ses angoisses religieuses jamais étouffées par un pesant argumentaire matérialiste, l'esthète Max Claremoris, le « Pèlerin passionné », héros fin-de-siècle de la guerre contre le Kitsch, Stevo enfin, le prince soldat russe, constituent avec quelques autres figures de moindre importance une galerie des types européens de la Belle Époque. Cette galerie est ordonnée, graduée, ménageant dans chaque rencontre une leçon exemplaire et une progression du héros. En un sens, et quoique Barnabooth, seul à Saint-Pétersbourg, accuse Stéphane de lui avoir tenu le discours du héros de Carlyle, c'est bien Larbaud lui-même qui se sert du schéma proposé par l'auteur anglais pour organiser son roman : Carlyle évoque en effet successivement « le Héros comme Poète, le héros comme Prêtre, le Héros comme Homme de lettres, le héros comme Roi ⁶⁴ » ; partant de l'idée qu'il y a divers types de héros correspondant aux divers champs de l'âme, de l'inquiétude humaine, Larbaud ouvre ainsi à son personnage, à chaque rencontre, la perspective d'une certaine forme de perfection. « De Carlyle (peut-être), écrit Larbaud dans sa *Lettre d'Italie*, nous est venue la mode, et déjà la tradition, du héros littéraire, dont la vogue dans l'élite intellectuelle rappelle beaucoup la vogue de certains grands saints aux époques où toute la vie affective et intellectuelle des peuples était concentrée dans l'Église. (Il se peut même que, pour une postérité très reculée, le culte des saints et celui des grands artistes ne soient pas des choses très différentes ; dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'individus hors classe et supérieurs à toute la hiérarchie sociale ⁶⁵ ».) L'idée que chacun doit progresser vers une forme de perfection qui lui correspond en propre est bien présente en divers lieux de l'œuvre de Larbaud ⁶⁶, mais une telle affirmation semble culminer, ici, et mieux que partout ailleurs, dans

64. Ce sont les titres des chapitres de l'ouvrage de Thomas Carlyle, *Les Héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'Histoire*, [1841], Paris, Armand Colin, 1888 (chap. IV-V-VI).

65. V. Larbaud, *Lettre d'Italie (Jaune, Bleu, Blanc)*, in *Œuvres*, op. cit., p. 822.

66. « C'est cette idée-là, qu'il n'y a pas de limite à la noblesse, qui fait tout l'intérêt de la vie, et qui finira par lancer la semence de l'homme jusqu'aux mondes inhabités », songe Lucas Letheil, personnage de *Mon plus secret conseil* (*Œuvres*, op. cit., p. 685).

le figure du prince russe, « Stéphane-le-meilleur ⁶⁷ » : en lui s'affirment au moins à la fois le Prêtre et le Roi (type dans lequel Carlyle fait entrer Cromwell, Napoléon, le Révolutionnaire moderne) ; et en détruisant les illusions les plus hautes (celles de la grande culture européenne d'un Claremoris par exemple), il construit et restaure, simple et forte, vivante surtout, l'idée de Chrétienté ; Nietzsche en effet n'est qu'un miroitement passager dans ce texte, assez fort cependant pour que Larbaud fasse préciser les choses par Stéphane :

« J'ai relu Nietzsche, ces derniers temps, aux manœuvres de Silésie. Il avait de grands dons de romancier, mais son Surhomme est mort-né. Le nom seul me fait songer à toute la réclame commerciale moderne, à tous les produits qui ne peuvent pas porter le nom d'une substance, parce qu'ils sont frelatés. Et "nous autres Européens ?" J'en suis, s'il y met aussi le facteur rural, la marchande des quatre-saisons et même les Johnnies de Picadilly. Mais j'ai bien peur que ça ne soit qu'une coterie d'universitaires. En tout cas, le mot Chrétienté couvrirait plus d'espace. Et au fond, il n'y a toujours que cela : l'humble et patient Chrétien, comme toi et moi, qui travaille à réaliser, oh ! si peu que ce soit ; et l'Infidèle inerte qui embarrasse son chemin ⁶⁸. »

Le progrès spirituel ou la leçon russe

Le Russe alors est à sa place, comme l'est la Russie, dans l'économie du livre : tandis que l'Angleterre est le lieu de la vie pratique (ce pays du « confort » connu naguère par Barnabooth est plusieurs fois mentionné par lui comme le cadre où il imagine son foyer), l'Allemagne, est surtout le lieu des sages études et de la vie décente (Barnabooth en vient quand il commence de rédiger ce *Journal*) ; mais c'est surtout l'Italie « minervienne », lieu de l'accomplissement esthétique de la pensée, qui se partage le livre avec la Russie, qu'elle précède. Quand la réflexion sur la culture se développe surtout sur le sol italien, c'est en Russie, ultime étape, que s'approfondit la réflexion spirituelle sur le sens de la vie. Comme le souligne alors Romain Rolland « la Russie du Roman russe a la passion de la vérité ⁶⁹ ». C'est un tel cliché qui ouvre en effet ici la voie royale de la leçon philosophique. Stéphane est bien celui qui cherche la vérité, sans transiger, car la Russie, on l'a vu, ignore les demi-mesures. Et si, de nouveau seul à Saint-Pétersbourg – la « fenêtre sur l'Europe » – le jeune Barnabooth regimbe d'abord contre l'autorité de son aîné, contre la leçon de Moscou – la Russie spirituelle

67. *Journal d'A.O.B.*, p. 302.

68. *Ibid.*, p. 261.

69. Dans un article publié en Russie en 1929, cité par L. Robel, *op. cit.*, p. 186.

–, il finira par en reconnaître la profondeur. Sans doute transpose-t-il cette leçon sur le plan d'un humanisme plus conciliant, moins visiblement héroïque : le type « héroïque » de Barnabooth, au sens de Carlyle, est plutôt celui de l'Homme de Lettre ou du Poète, et du reste, la pondération toute française du narrateur du *Journal* révèle bien Larbaud en Barnabooth. Mais enfin, c'est à Stéphane, à la leçon d'amour spirituel d'un Dante revisité par le Roman russe, que le Sud-Américain imaginaire rend hommage en quittant définitivement l'Europe : il la voit du bateau, et l'appelle « Ievropa ⁷⁰ », car c'est d'abord depuis la Russie qu'il l'a connue complètement, et dépassée. Marié alors, échappant à son errance de parvenu inquiet, le héros répète sa leçon russe : « Seul et paré des chaînes de mon amour, je vais face à l'inconnu ⁷¹. »

*Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de littérature comparée*

70. C'est le titre primitif de la section « Europe » qui clôt le recueil des Poésies de Barnabooth.

71. *Ibid.*, p. 302.